

— Soyons donc sérieux, monsieur de Bierle. Ainsi, c'est bien vrai, vous aimez ma sœur ?

— Je l'aime, monsieur le baron, et je viens...

— Voyons, voyons, interrompit de Simiane, mais vous la connaissez à peine.

— Monsieur le baron est dans l'erreur, j'ai le bonheur de connaître Mlle de Simiane depuis dix-huit mois.

— Est-ce possible ! exclama Raoul.

— J'ai deux jeunes parentes au pensionnat des dames de Saint-Vincent. C'est dans le parloir du pensionnat que j'ai eu l'honneur de voir plusieurs fois mademoiselle votre sœur.

— Mais alors, monsieur, vous m'avez trompé.

— Trompé, en quoi ?

— A Dieppe, quand je vous ai présenté ma sœur, vous n'avez point eu l'air de l'avoir vue déjà, au contraire.

— Je n'avais pas alors à vous parler de quelques visites que j'ai faites au pensionnat de la rue de Reuilly.

Le baron était devenu très sombre.

— Enfin, dit-il, vous aimez ma sœur ; c'est un de ces accidents qui sont fort fréquents dans la vie. Mais quo puis-je faire à cela, moi ?

— C'est juste, monsieur le baron, puisque vous ne connaissez pas mes intentions.

— En effet, je ne sais pas pourquoi il vous plaît de me prendre pour confident.

Le jeune homme se dressa debout, et d'une voix lente et grave :

— Monsieur le baron, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre sœur, Mlle Blanche de Simiane.

Raoul blêmit et son regard s'éclaira d'une lueur livide.

— Avant de vous répondre, monsieur de Bierle, dit-il, puis-je vous demander si ma sœur est instruite de votre démarche ?

— Mlle de Simiane m'a autorisé à vous demander sa main ?

— Mais Blanche vous aime donc ? s'écria de Simiane, en proie à une grande agitation.

— J'ai l'inappréciable bonheur d'être aimé de Mlle de Simiane.

— Tout ceci est excessivement grave, monsieur ; si ma sœur vous aime réellement, — ce dont je doute encore, — je me demande de quels moyens de séduction vous avez pu faire usage pour captiver une jeune fille qui, avant de vous connaître, ignorait certainement ce que c'est qu'aimer.

— Monsieur de Simiane, répliqua Henri d'un ton ferme et avec fierté, prenez garde de manquer de courtoisie et de politesse ; vous avez devant vous un honnête homme, un homme loyal.

— Je le sais, monsieur de Bierle, mais j'ai bien le droit, il me semble, de m'étonner... Enfin passons ; il y a plusieurs mois, sans doute, que votre démarche a été décidée entre vous et ma sœur.

— Non, monsieur le baron. Je vous dois la vérité, la voici : lorsque nous nous sommes rencontrés à Dieppe, je n'avais jamais adressé la parole à Mlle de Simiane, et j'ignorais qu'elle m'aimât ; c'est devant vous que, pour la première fois, j'ai parlé à mademoiselle votre sœur.

Ainsi, c'est à Dieppe...

— C'est à Dieppe que nous nous sommes fait l'aveu de notre amour, c'est à Dieppe que Mlle de Simiane m'a autorisé à vous demander en mariage.

Le baron resta un moment silencieux, tortillant sa moustache, puis répondit :

— Eh bien, monsieur de Bierle, il est fâcheux, très fâcheux que nous nous soyons rencontrés à Dieppe et j'en suis désolé... Vous êtes épris de ma sœur, je le crois ; c'est un malheur...

Le jeune homme eut un mouvement d'énergique protestation.

— Un malheur, monsieur, un malheur, continua de Simiane, car il vous faut oublier ma sœur, cesser de penser à elle.

— Monsieur !

— Oh ! je vous plains sincèrement ; je sais ce que c'est qu'un amour sans espoir et combien on en souffre... Je suis plus tran-

quille au sujet de ma sœur, qui n'est encore qu'une enfant ; à son âge, les impressions reçues peuvent être vives, mais elle s'effacent promptement, il n'y a eu chez elle qu'un rêve de son imagination de petite fille et le cœur n'y est pour rien. Dans quelques jours, autre chose occupera son esprit et elle ne songera plus à vous.

— Monsieur de Simiane, répliqua Henri avec un accent de tristesse profonde, vos paroles me disent suffisamment que vous repoussez ma demande et que même elle vous déplaît. J'aime votre sœur, monsieur le baron, autant qu'un homme puisse aimer et, permettez-moi de vous le dire, vous parlez beaucoup trop légèrement des sentiments de Mlle de Simiane. Nous nous aimons et de son côté comme du mien l'amour est également sincère et profond.

Je vous en prie, monsieur, réfléchissez avant de prendre une résolution définitive.

— J'ai réfléchi, monsieur de Bierle, et la résolution que j'ai prise est définitive.

— Ainsi, dit amèrement le jeune homme, vous pourriez faire deux heureux et c'est le malheur de votre sœur et le mien que vous voulez.

— Oh ! je ne prends pas ainsi que vous les choses au tragique.

— Monsieur le baron, reprit Henri d'une voix vibrante d'émotion, veuillez m'écouter encore : Je ne tire pas vanité de la particule qui précède mon nom ; mais ce nom, vous le connaissez et savez qu'il est honorable entre tous. Je suis venu vous trouver pour vous parler loyalement, avec franchise et sans aucune pensée ambitieuse. Je n'ignore pas dans quelle situation vous vous trouvez, je sais que mademoiselle votre sœur n'est pas, comme elle devrait l'être, la riche héritière de la noble maison de Simiane.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? s'écria le baron avec hauteur.

— Vous le comprenez. C'est parce que Mlle de Simiane n'est pas une riche héritière que j'ai eu la hardiesse de me présenter aujourd'hui devant vous. Si Mlle de Simiane avait été riche, peut-être ne l'aurais-je pas aimée ; et si je l'avais aimée, ce que j'aurais considéré, moi aussi, comme un malheur, je me serais constamment tenu à une distance respectueuse, enfermant au plus profond de mon cœur le secret de mon amour.

Mais Mlle de Simiane n'a pas de fortune.

— Qui vous a dit cela ?

— C'est connu. Tout le monde sait que les propriétés de M. et de Mlle de Simiane sont tellement grevées d'hypothèques que si elles devaient subir une vente forcée, tout irait aux créanciers, et que la ruine complète de M. le baron de Simiane entraînerait celle de sa sœur.

Le baron, très agité, se mordait rageusement les lèvres.

— Monsieur de Simiane, poursuivit le jeune homme, je n'ai, je vous le répète, aucune pensée ambitieuse : j'aime Mlle Blanche pour elle-même, et avec la certitude que je la rendrai heureuse et que près d'elle je trouverai le bonheur, je vous la demande sans fortune, sans dot. J'ai dix mille francs de rente et je gagne assez aisément avec ma plume de quinze à vingt mille francs par an, et j'ai la jeunesse, le courage et j'aime le travail. L'avenir est sûr ; c'est la garantie du bonheur de Mlle de Simiane.

— Monsieur de Bierle, répondit le baron d'un ton froid, je rends hommage à votre parfaite loyauté et à votre noble désintéressement. Mais je ne puis accueillir favorablement votre demande. J'ai pris des engagements, la main de ma sœur est promise.

Henri eut un sourire nerveux.

— A M. de Mégrigny, n'est-ce pas ? fit-il.

— Je n'ai pas à le cacher, M. de Mégrigny est le futur époux de Mlle de Simiane.

— Et c'est froidement, de gaieté de cœur, que vous avez pu songer à une pareille union ! Oh ! monsieur le baron !... votre sœur a la jeunesse rayonnante et est pleine de vie ; que vous importe ? sa jeunesse, vous l'écrasez ; sa vie, qui pourrait être